

« Un cours idéal ? Un cours où on serait assis par terre sur des gros coussins et où le prof nous expliquerait la leçon en racontant des histoires... »

LI-LOU, 12 ANS, ENTRE EN 5<sup>e</sup>

## LE CHOIX DE LA VIE

C'est la rentrée et avec elle pointent la hantise ou l'ennui pour nombre d'élèves. L'école peut-elle redonner de la saveur aux savoirs qu'elle dispense ? Un an avant l'application de la réforme du collège, *La Vie* a mené l'enquête.

# LE GOÛT D'APPRENDRE



« **M**on pire ennemi à l'école, je me rappelle comme si c'était hier : l'ennui », relève sur YouTube Cyprien Iov, né en 1989, dans sa vidéo *L'École*, vue plus de 25 millions de fois. « Je pouvais faire n'importe quoi, c'était toujours plus intéressant que le cours ! » Cyprien n'est pas le seul à avoir suivi une scolarité sans enthousiasme, comme en témoignent les 56000 commentaires.

En 2010, une enquête de l'Afev (Association de la fondation étudiante pour la ville) a montré que 71 % des collégiens s'ennuyaient à l'école en France. Et selon l'étude Pisa (Programme international pour le suivi des acquis des élèves) de 2012, plus d'un tiers des élèves de l'OCDE ne prennent aucun plaisir à étudier. Une situation paradoxale quand on sait que le mot savoir vient du latin *sapere*, qui signifie « avoir de la saveur ». Comment redonner du sel à l'enseignement ? L'enjeu est essentiel : selon la dernière étude Pisa, les élèves de 15 ans qui prennent du plaisir à étudier ont des performances 20 % supérieures à ceux qui n'en prennent pas.

« Les enfants ont spontanément envie d'apprendre. Par ses enseignements déconnectés de la réalité, ses notes, son esprit de compétition, notre système éducatif

les en dégoûte », déplore Antonella Verdiani. Avec son léger accent italien, cette brune dynamique, docteure en sciences de l'éducation, a créé le mouvement le Printemps de l'éducation afin de contribuer à l'évolution du système. « L'école française est bâtie sur une idée de la société des siècles passés, privilégiant les professions intellectuelles. Elle est conforme à un modèle social qui n'est plus d'actualité. On a découvert les intelligences multiples, l'enjeu de la coopération. Le numérique bouscule la figure du professeur et son autorité. Nous sommes en mutation : un système s'effondre, un autre naît. »

#### SUBIR OU CONDUIRE

Professeur d'histoire-géographie à la barbe de trois jours, rentré la veille d'un voyage au Mexique, Matthieu Grimpret explique plutôt ce phénomène à l'aune de notre société. « Beaucoup d'élèves traînent des pieds pour aller à l'école simplement parce qu'ils refusent l'effort inhérent à l'apprentissage. Autrement dit, ils sont paresseux. Comment s'en étonner alors qu'à 15 ans ils ont tout, sans condition, sans avoir jamais travaillé pour se payer une nouvelle paire de baskets ? » Ce fondateur de la société de coaching Objectif post bac et auteur de l'ouvrage *Le Coaching scolaire* (Eyrolles) ajoute : « Ils sont motivés par la performance à court terme, phénoménale, qui se voit. Même en musculation, leur obsession est de développer bras et pectoraux, de porter le plus, et non le plus longtemps. Ils dénigrent le rameur, le vélo, le gainage, qui mobilisent avant tout le mental. » Apprendre demande à une génération gâtée de dépasser les frustrations liées à la persévérance, aux ratés. « Le "par cœur" correspond aux gammes de l'esprit. Par lui, la mémoire s'exerce et rend l'intelligence plus performante. »

Subir ou conduire : telle est l'alternative qu'il leur propose. « Souvent, je prends l'image d'une voiture, qui serait l'école. C'est à eux de prendre le volant, viser telle direction et y parvenir. Cela change la perspective et l'état d'esprit d'un jeune. » Sans les exonérer des contraintes (emploi du temps, programmes, professeurs...), il les invite dans son cours à se fixer leurs propres objectifs, comme passer de 11 à 12 de moyenne au trimestre suivant, puis de s'en donner les moyens.

« Un bon prof se passionne pour sa matière, il nous fait tous participer, nous laisse un peu parler et travailler entre nous, et ses cours sont clairs et structurés. »

SIMON, 14 ANS, ENTRE EN 3<sup>e</sup>



« Le vrai thermomètre de la motivation, c'est l'autodétermination du comportement », confirme Fabien Fenouillet, professeur de psychologie cognitive, spécialisé dans les théories de la motivation. C'est-à-dire la capacité de l'élève à agir par lui-même, « qu'il y trouve un plaisir immédiat, ou qu'il ait intégré un système de valeurs, cette conscience de ce qui est juste et bon. Cette expérience procure aussi un bien-être ». Les neurosciences ont ainsi montré que le cerveau libère de la dopamine lorsqu'il résout un problème ou surmonte une difficulté.

#### ACQUÉRIR CONFIANCE EN SOI

Mais comment susciter et retenir l'attention d'une classe d'adolescents blasés ou rebelles ? « Le problème fondamental vient d'un manque de confiance en eux-mêmes, assure Antonella Verdiani, qui travaille beaucoup cette question dans ses formations aux enseignants. Les recherches en psychologie positive montrent qu'il importe d'aller d'abord chercher leurs qualités, leurs richesses. Chacun a un trésor, différent des autres, à offrir. C'est une véritable pédagogie de parvenir à le leur montrer. »

C'est ainsi que Marie Milis, prof de maths dans un lycée professionnel belge où sont scolarisés des jeunes en rupture, a introduit dans ses cours la pratique du *kasala*, poème d'autolouange issu de la tradition orale africaine. Elle détaille cette méthode innovante dans *Souviens-toi de ta noblesse* (le Grand Souffle). Chaque élève doit rédiger son éloge à l'aide de métaphores et d'hyperboles et le proclamer devant toute la classe : « Comme un lion, je suis le roi de la générosité, comme le soleil... » Cet exercice d'affirmation de soi – au croisement de la littérature, de la poésie, de l'histoire, de l'astronomie, de la nature – captive les jeunes. « La question que tout parent devrait poser à son enfant n'est plus "Quel métier veux-tu faire plus tard ?", sous-entendu "Quel diplômé seras-tu ?", mais "Qui es-tu ?" », reprend Antonella Verdiani.

#### CROIRE EN SA CAPACITÉ DE RÉUSSITE

Si l'estime de soi est un préalable à l'apprentissage, il faut aussi croire en ses capacités de réussite pour avoir envie d'étudier. « Deux facteurs importants entrent en jeu : un motif qui donne une raison d'agir, que cette motivation soit intrinsèque (le plaisir de résoudre un problème de maths, de découvrir une culture étrangère, de traduire une version) ou extrinsèque (avoir une bonne note, éviter de redoubler, avoir un métier). Deuxième facteur : un sentiment personnel d'être capable de le faire », avance Fabien Fenouillet.

Or, d'après une étude qu'il a menée, cette « perception de la compétence », ou « sentiment d'efficacité personnelle », est trop faible pour un tiers des élèves en France. D'où l'importance d'une évaluation « moins stigmatisante », pour reprendre des termes en vogue. « Premier trimestre : difficultés d'apprentissage.



« Une fois, j'ai apporté en classe le carnet militaire d'un oncle de ma grand-mère. C'est chouette de ramener des objets ou de se déplacer pour voir des monuments, des musées... »

NOÉ, 11 ANS, ENTRE EN 6<sup>e</sup>

2<sup>e</sup> trimestre : pas de progrès. 3<sup>e</sup> trimestre : nul." Ces commentaires sont perçus comme un jugement sur la personne, qui n'est pas sans conséquence, pointe Roger-François Gauthier, inspecteur général, membre du Conseil supérieur des programmes. Comment se remettre d'une image de soi si négative quand on a 11 ans ? La note peut être utile, à condition d'exprimer clairement ce qu'elle juge : simplement une performance. »

Spécialiste des évaluations internationales, il soulève aussi le problème de la notation sur 20 telle qu'elle est pratiquée en France. « C'est le concept de la "constante macabre", qui élimine chaque fois la moitié des gens. Inconsciemment, l'enseignant répartit sa classe de part et d'autre de la moyenne, selon la courbe de Gauss, avec un pic autour de 10. Or dans la plupart des pays, la notation est sur une échelle allant jusqu'à 5 ou 7. Et pour certains, seule la première catégorie, entre 0 et 1, est considérée comme insuffisante. » Avant de s'en prendre, volubile, à « la sacralisation de la moyenne, si française. L'enjeu est-il d'avoir la moyenne, ou bien d'apprendre ? Quand on travaille pour être moyen, on ne sera jamais bon. Je rêve d'un examen sans moyenne générale ! Pourquoi mes carences en maths seraient-elles compensées par mon niveau d'espagnol ? »

**12,4**  
millions  
d'écopiers, collégiens  
et lycéens.

**3,3**  
millions  
de collégiens.

SOURCES : MINISTÈRE  
DE L'ÉDUCATION NATIONALE



« À l'école, j'aime ma maîtresse, les dessins, les histoires, les puzzles et faire pousser des graines. On en a planté, et le dernier jour, elles poussèrent, elles poussèrent ! »

PAULINE, 6 ANS, ENTRE EN CP

L'équivalent anglais du brevet des collèges s'obtient, lui, par cinq certificats. Si l'un manque, l'élève le repasse. Une mesure qui, loin de baisser le niveau, motiverait les élèves à mieux travailler chaque matière. Dans le même esprit, Fabien Fenouillet préconise un système d'évaluation qui ne soit pas centré sur la norme, mais sur la progression : « À l'image du sportif, chaque élève pourrait avoir un programme d'entraînement, qui lui permettrait d'évaluer ses progrès, sans se comparer aux autres. »

#### S'APPUYER SUR LA CONNAISSANCE DE SOI

Face à la classe, Ilona Boniwell, russo-lettonne, blonde et posée, docteure en psychologie positive, a étalé les 150 cartes de « l'éventail de mes forces » : gentillesse, leadership, sens du détail... Elle demande à chaque élève de déterminer trois caractéristiques principales pour lui-même, puis pour son voisin. « J'ai choisi pour Nathan le self-control, parce qu'il sait bien se défendre tout en ne s'énervant pas », explique ainsi un garçonnet de 9 ans à lunettes, en tee-shirt orange.

La finalité de l'exercice ? Une raison toute bête : « On est beaucoup plus motivé quand on s'appuie sur nos talents. La connaissance de soi est fondamentale, précise cette enseignante qui dirige le premier master européen de psychologie positive appliquée qu'elle a fondé à Cambridge et à Paris. L'école n'aide pas à les identifier, alors qu'on apprend différemment en fonction de son tempérament. Le leader, par exemple,

apprend mieux en expliquant à d'autres. » Elle cherche à y remédier par le programme « Être heureux à l'école ». Destiné aux élèves de 11 à 14 ans, il s'appuie sur 36 leçons et est dispensé dans cinq pays, du primaire à l'université. Il leur transmet des compétences psychosociales, à raison d'une heure hebdomadaire : comment être motivé, trouver de l'intérêt, gérer ses émotions, choisir des solutions adaptées au problème, être inventif...

#### RECOURIR À DES PÉDAGOGIES INNOVANTES

Afin que les élèves retrouvent goût à l'enseignement, elle plébiscite le recours à des moyens pédagogiques innovants. « Combien de profs en France utilisent le théâtre pour enseigner ? Pour le théorème de Pythagore, vous placez huit enfants d'un côté, quatre des deux autres. C'est drôle, incarné, visuel, vivant. » Et déclinable dans d'autres matières et pour d'autres concepts. « Une vidéo peut mieux expliquer en cinq minutes ce qu'un élève retiendra d'une heure de cours magistral. » Selon elle, le système scolaire de Singapour est numéro un précisément « parce qu'il s'adapte en permanence et recherche les bonnes pratiques. Il a ainsi développé le peer-teaching : des enfants qui expliquent à d'autres, les projets multidisciplinaires en petits groupes ». Relier davantage théorie et pratique, tel est justement l'objectif en France des Epi (lire le reportage page 26) ou de la fondation la Main à la pâte (www.fondation-lamap.org), précurseur en la matière.

La réforme qui va entrer en vigueur à la rentrée 2016 a fait polémique. Focus sur trois points brûlants.

## Le vrai ou faux de la réforme du collège

**La fin des disciplines ? Vrai et faux.** Faire travailler les enseignants ensemble : cette idée phare de la réforme n'a pas emballé les premiers intéressés. Les fameux « enseignements pratiques interdisciplinaires » (deux à trois heures hebdomadaires), ainsi que les temps d'accompagnement personnalisé devront être « élaborés de manière collective par les équipes pédagogiques ». Cette mutation nécessaire ne pourra néanmoins se faire sans une ambition réelle pour le recrutement et le cursus des enseignants. Quel cursus commun le ministère proposera-t-il afin que chacun soit en mesure de dialoguer avec leurs collègues et d'autres disciplines ?

**La fin des années scolaires ? Vrai.** D'abord il y a ce nouveau collège de la 5<sup>e</sup> à la 3<sup>e</sup>, la 6<sup>e</sup> ayant rejoint le CM1 et le CM2 dans le cycle précédent. Et puis exit la répartition par année : le Conseil des programmes a travaillé sur les « programmes de cycle » et une acquisition progressive du « socle commun ». On parle donc d'« attendus de fin de cycle », de « compétences et de connaissances » à acquérir par discipline sur trois ans. Mais on est encore loin des « parcours à géométrie variable », préconisés notamment par l'enseignement catholique, « permettant, par exemple, le passage en classe supérieure pour telle discipline et le maintien dans le même niveau pour telle autre ». La réforme pourrait cependant constituer un pas dans ce sens via l'accompagnement personnalisé (trois heures par semaine en 6<sup>e</sup>, puis une heure) et le travail en groupes dans les classes. A-t-elle maintenant les moyens de sa mise en œuvre ?

**La fin des notes ? Faux.** En février, la conférence nationale sur l'évaluation des élèves préconisait encore la suppression des notes chiffrées jusqu'en 6<sup>e</sup>. À partir de la 5<sup>e</sup>, les notes auraient été utilisées pour valider le niveau des élèves lors de points d'étape à visée « certificatives », mais un autre système aurait permis, le reste du temps, d'apprécier les acquisitions et les difficultés des collégiens. Cependant la mesure n'a pas été retenue par la ministre de l'Éducation. Le débat se poursuit. En France, plus de 350 collèges testent la suppression des notes ou des modes d'évaluation complémentaires. L'alternative à la notation apparaît comme un levier efficace pour renforcer l'estime de soi et l'implication. La note globale de validation d'étapes reste sans doute un bon système, les élèves pouvant sans cela avoir du mal à se situer. ☺

« Notre formation est dépersonnalisante et manque d'ambition, concède Roger-François Gauthier, auteur de *Ce que l'école devrait enseigner* (Dunod), qui plaide pour un panel de disciplines plus large. Même dans le cadre d'une scolarité obligatoire, chaque élève devrait pouvoir choisir au moins 10 % des disciplines en fonction de ses goûts. Choisir est une prise de risque, qui est en soi un apprentissage. »

Savoir ce qu'on veut faire plus tard est aussi un moteur pour venir user ses jeans sur les chaises de l'école. Là encore, notre système éducatif peut faire mieux que se contenter de prévoir une visite annuelle au Salon des métiers. Au Danemark, l'orientation est très individualisée, comme le souligne Malene Rydahl dans *Heureux comme un Danois* (J'ai lu) : « Il existe un véritable service public de l'orientation géré par les communes, qui vise à aider les jeunes à prendre des décisions réalistes quant à leurs opportunités d'avenir. En plus d'organiser des séances et des échanges de groupe, ce système examine les projets de chaque élève individuellement. »

#### PROMOUVOIR UNE ÉDUCATION INTÉGRALE

« L'école saucissonne les savoirs. Or nous avons besoin de charpentiers philosophes et d'infirmières sociologues ! », souligne Antonella Verdiani, qui promeut une « éducation intégrale », à la fois « intellectuelle, émotionnelle, physique et spirituelle, ou du moins existentielle, pour ne pas faire peur à l'Éducation nationale ! Seule la combinaison de ces dimensions permet à l'enfant de trouver du goût à l'enseignement ». Nul besoin de budget pour instaurer cette révolution. « Dire bonjour personnellement à chaque élève, selon l'invitation de Steiner, change le climat et la relation. Instaurer un rapide tour de parole entre les enfants. "Quoi de neuf ce matin ?", sur le modèle de la pédagogie Freinet, apprend à s'exprimer à l'oral, à écouter l'autre et à le respecter. Réaliser de petits exercices de Brain Gym (une série de mouvements corporels mis au point par Paul Dennison, qui apaisent et favorisent les apprentissages, Ndlr), parce qu'on n'est pas qu'une tête, même au lycée. Instaurer un moment de silence de deux minutes, sans que ce soit une punition, pour que l'enfant puisse descendre en lui et méditer... » Autant de pistes qu'un enseignant peut explorer, fût-il dans un établissement public.

Mais il ne suffit pas d'introduire des outils pédagogiques, qui restent des moyens au service d'une vision. « Tout l'enjeu pour la France consiste aujourd'hui à changer de vision éducative, conclut Antonella Verdiani. Veut-on introduire davantage de coopération entre les élèves, veut-on que l'enseignant devienne non plus le détenteur exclusif d'un savoir, mais un guide, un accompagnateur qui accepte aussi d'avancer avec intérêt sur le chemin du savoir ? » ☺

TEXTE STÉPHANIE COMBE

PHOTOS OLIVIER TOURON/DIVERGENCE POUR LA VIE

**Dépense moyenne**  
par élève et par an.  
**6 220 €**  
pour un écolier.

**8 240 €**  
pour un collégien.

**10 960 €**  
pour un lycéen  
en filière générale  
ou technologique.

**12 210 €**  
pour un lycéen  
en filière  
professionnelle.

# Saint-Louis de la Guillotière, un cas d'école

Pas de note jusqu'en 4<sup>e</sup>, les élèves choisissent leurs profs et participent à la vie de l'école. Les spécificités de ce collège lyonnais aident les enfants à s'impliquer dans leur scolarité. Et à réussir leurs examens.

Dans la cour du collège Saint-Louis de la Guillotière, à Lyon, les élèves, par petits groupes disséminés, profitent du soleil de cette fin du mois de juin. Soudain, comme par magie, tout le monde ramasse son sac et se dirige vers sa classe respective. C'est l'heure de rentrer. Pas de sonnerie stridente dans cet établissement jésuite, qui a reçu du ministère de l'Éducation nationale le label de collège innovant, mais des horloges dans la cour de récréation, les couloirs et les salles de classe. Cela suffit pour que (presque) tous les élèves arrivent à l'heure : le mot d'ordre des collégiens est « responsabilité ».

**Dans sa classe de 6<sup>e</sup>, une brunette attend le professeur qu'elle a choisi pour étudier les mathématiques.**

Autre spécificité, l'année n'est pas divisée en trimestres, mais en étapes : quatre fois par an, les 600 jeunes choisissent eux-mêmes la plupart de leurs professeurs et organisent une partie de leur emploi du temps. Mais chacun s'inscrit à son tour, ce qui ne garantit pas toujours une place dans les cours souhaités. « La frustration fait aussi partie de l'apprentissage des élèves : ils ont une part de choix, mais au collège comme dans la vie ils ne peuvent pas avoir tout, tout de suite », explique posément Anne-Marie Abel, cheveux courts, pantalon jaune, responsable des 6<sup>e</sup> et des 5<sup>e</sup>.

Au début de l'année, durant la première étape, les élèves changent d'enseignants toutes les deux semaines afin de faire leur choix en connaissance de cause lors des trois étapes suivantes. Si les plus jeunes avouent souvent s'inscrire de manière à retrouver leurs copains, les aînés ont plus de recul. Léa, élève de 4<sup>e</sup>, interrompt sa conversation et raconte : « On a tous fait ça en 6<sup>e</sup> ! Mais quand on n'est pas avec nos amis, on écoute mieux en classe. Maintenant, je choisis surtout mes profs pour leur façon d'expliquer les choses. Ils ont des méthodes différentes. »

« La part d'affect entre les élèves et les professeurs est très importante », souligne Claire Schiffmann, professeure de mathématiques, convaincue des bienfaits de cette organisation originale, qu'elle a découverte cette année en arrivant à Saint-Louis. Grâce aux changements réguliers, « les élèves apprennent à dissocier la relation affective de la relation pédagogique ». Le système des « inscriptions », comme on l'appelle ici, exige néanmoins l'implication de l'ensemble de l'équipe enseignante. La coordination est de mise pour la planification des cours comme pour le rythme des évaluations. En 6<sup>e</sup>, le professeur principal anime toutes

les semaines une heure de suivi scolaire en demi-groupe, pendant laquelle les élèves posent un œil critique sur leurs pratiques et partagent les habitudes qui fonctionnent. Une relecture conforme à la tradition ignatienne. Les plus grands, de leur côté, ont des rendez-vous individuels avec leur professeur principal, à leur demande ou à celle des enseignants. Mais ceux-ci avouent s'occuper prioritairement des décrocheurs. Emma le regrette : « Le suivi scolaire est plus important en 6<sup>e</sup>. Maintenant, en 4<sup>e</sup>, pendant l'heure d'étude, le prof n'a le temps de voir que les élèves en difficulté. »

« Le métier d'élève s'apprend, aime à dire, enthousiaste, Jérôme Widemann, l'imposant principal du collège. L'autonomie et la responsabilité doivent être accompagnées. Le suivi personnalisé et les inscriptions ne sont que des outils, tout comme le travail par compétences en 6<sup>e</sup>-5<sup>e</sup>. »

**« Le métier d'élève s'apprend. L'autonomie et la responsabilité doivent être accompagnées. »**

JÉRÔME WIDEMANN,  
PRINCIPAL DU COLLÈGE



Depuis 2009, l'évaluation par compétences remplace le système de notation pour les classes de 6<sup>e</sup> et de 5<sup>e</sup>. Sur le bulletin, plus de moyennes, mais des lettres assorties de couleurs : N rouge pour « non acquis », C orange pour « compétence en cours d'acquisition », R bleu pour « à renforcer » et A vert pour « acquis ». Les professeurs de chaque matière ont dégagé trois à cinq compétences dont la maîtrise leur paraît essentielle. Certaines, comme « restituer des connaissances », sont communes à plusieurs disciplines. D'autres sont plus spécifiques, comme « mettre en relation besoin et objet technique » pour la technologie. Mais ce n'est pas gagné, si on en croit les élèves de 6<sup>e</sup>. « Les notes, c'est mieux. On voit mieux notre niveau et on peut se comparer aux autres », estime Baptiste.

**Le système des compétences vise justement à désamorcer ce besoin de comparaison.** « Les élèves apprennent à travailler et à progresser pour eux-mêmes et non pour se positionner face aux autres », explique Jean-François Volpi, directeur adjoint du collège et professeur de SVT. Dans le cadre de la préparation au brevet des collèges, les notes sont réintroduites en classe de 4<sup>e</sup>, mais souvent les enseignants conservent en parallèle les grilles de compétences.

**UNE FOIS PAR SEMAINE,** l'AG des 6<sup>e</sup> permet aux élèves de s'exprimer sur la vie du collège et favorise leur implication.

« Pourquoi il n'y a plus d'eau au deuxième étage ? », « À quoi servent les travaux sur la terrasse ? » Lors de l'AG des 6<sup>e</sup>, mardi en fin d'après-midi, dans le gymnase, les questions fusent. Ceux qui le souhaitent s'expriment haut et fort pour couvrir les bavardages des 90 autres élèves, assis en arc de cercle. Ce rendez-vous, qui réunit chaque semaine trois classes du même niveau et leurs responsables, favorise l'implication des collégiens. Il évite de les cantonner au rôle de consommateurs de savoir... Pour Anne-Marie Abel, cet exercice permet aux collégiens d'acquiescer « une aisance à questionner, proposer, suggérer. Mais cette liberté doit être respectueuse, donc éduquée », ajoute-t-elle.

**Combinées, ces diverses spécificités pédagogiques donnent de bons résultats,** puisque 95 % des élèves obtiennent le brevet (contre 87 % dans l'académie). À l'entrée, la sélection se fait sur le comportement et non sur les notes. Mais la liste d'attente du collège augmentant, la direction choisit aussi les élèves. Jérôme Widemann ne s'en cache pas : « Pour que nos méthodes fonctionnent, nous avons besoin d'une mixité raisonnée sur tous les plans : culturel, social, culturel et scolaire. »

TEXTE SIXTINE DECHANCÉ

PHOTOS SÉBASTIEN ÉRÔME/SIGNATURES POUR LA VIE